

Recherches sociographiques



Giselle HUOT, *Une femme au Séminaire*

Marguerite Jean

Volume 31, Number 1, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056497ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056497ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1990). Review of [Giselle HUOT, *Une femme au Séminaire*]. *Recherches sociographiques*, 31(1), 106–107. <https://doi.org/10.7202/056497ar>

théologie. En un mot, dans leurs collèges, les Sulpiciens suivaient tout simplement les coutumes des maisons d'enseignement catholique du XIX^e siècle et du début du XX^e. Autres temps, autres mœurs !

Cependant, ces aperçus sur l'attitude des « messieurs », sur la discipline du Séminaire, sont secondaires. L'objet du livre qui envisage le Séminaire de Montréal sous l'angle des affaires est atteint et traité de main experte. À travers cette magistrale étude, c'est tout un pan de l'histoire du XIX^e siècle qui nous est découvert. Nous assistons à la rencontre de deux mondes : le régime seigneurial dépassé et le capitalisme industriel en pleine croissance.

De plus, c'est un livre bien fait. « De la belle ouvrage », dirait Charles Péguy. Du travail d'historien professionnel ! Les chercheurs seront heureux de consulter, outre l'index, l'imposante bibliographie et les appendices qui regroupent une soixantaine de pages documentaires. Mais ce n'est pas un ouvrage pour initiés uniquement : le profane, l'amateur y trouvera son compte. C'est une histoire économique accessible à tous, présentée dans une langue limpide, avec des illustrations qui enrichissent et éclairent le texte. L'éditeur qui la publiera en français rendra un service appréciable à ceux que la langue de Shakespeare « rebute », mais qui ont intérêt à connaître cette étape importante et ignorée de leur passé.

Jean-Guy GENEST

*Département de sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi.*

Giselle HUOT, *Une femme au Séminaire*, Montréal, Bellarmin, 1987, 525 p.

Sous la plume avertie de Giselle Huot, la fondatrice de la première communauté religieuse dominicaine du Canada, Philomène Labrecque (1852-1920), nous apparaît comme un être haut en couleur. Capable d'engager la bataille, de lutter contre vents et marées, de patienter aux bons moments pour finir par remporter la victoire, telle est bien cette femme qui, en 1887, instaurait à l'intérieur des murs du Séminaire de Québec la communauté des Dominicaines de l'Enfant Jésus.

L'histoire de Philomène Labrecque, dite en religion Marie-de-la-Charité, est passionnante. Heurts, malheurs et bonheurs s'entrecroisent tout au long de ses années. Issue d'un milieu modeste, orpheline de mère à quatre ans, et quelques années plus tard d'un père qu'elle affectionne, elle doit abandonner ses classes alors qu'elle éprouve un goût très vif pour les choses de l'esprit. Une vocation religieuse se dessine dans son cœur d'adolescente, mais dans son patelin du comté de Bellechasse elle connaît peu les communautés du Québec. Elle a tout de même entendu parler de la fondatrice des sœurs du Bon Pasteur, Marie-Joseph Fitzbach, originaire elle aussi du comté. En 1878, Philomène s'oriente donc vers le Bon-Pasteur de Québec où l'on a instauré depuis peu un tiers ordre dominicain.

Elle sera la trente-quatrième tertiaire à se présenter à l'Institut. Un certain malaise, cependant, ne tarde pas à envahir son âme. Elle ne se sent pas religieuse à part entière. De

plus, le fait d'être qualifiée « dominicaine » dans une communauté de spiritualité jésuite lui pose question. Non pas que l'esprit dominicain lui déplaît, au contraire elle y aspire. Mais comment aller jusqu'au bout de son rêve ? Envoyée en service au Séminaire de Chicoutimi, puis à celui de Québec, elle a la chance inouïe, et de quitter l'Institut avec treize tertiaires, et de commencer une nouvelle famille de religieuses intégrées à l'Ordre dominicain. Une brèche aussi spectaculaire faite au Bon-Pasteur de Québec n'a pu s'accomplir en douce. Philomène Labrecque a su contourner tous les obstacles.

Son projet chèrement défendu verra donc le jour au Séminaire de Québec. Philomène en franchira le seuil pleine d'espérance. Elle y affrontera encore mille entraves, mais rien ne peut arrêter cette femme « au zèle de feu et au courage de fer ». Pour « les messieurs du Séminaire », les sœurs Dominicaines constituent un personnel d'appoint de première qualité, mais encore faut-il les garder en tutelle, ne pas ouvrir la cage de peur que « les blancs oiseaux » ne prennent leur envol vers d'autres lieux d'implantation. C'est pourtant le désir de l'invincible fondatrice : ouvrir pour ses filles de multiples champs d'apostolat. Tenace et clairvoyante, elle chantera encore victoire : elle obtiendra pour sa communauté d'abord l'autonomie, puis une complète indépendance. Du service domestique, les Dominicaines passeront alors à d'autres œuvres, dont celle de l'hospitalisation où elles excelleront.

Les centaines de pages de *Une femme au Séminaire* se parcourent d'un trait ! De prime abord, les nombreuses références, les citations variées peuvent nous dérouter, mais vite nous nous laissons prendre au jeu. La documentation historique est de première qualité et le livre est fort bien écrit. Peut-être quelques répétitions de faits auraient-elles pu être évitées et certaines parties, moins élaborées (p. ex., la vie de la communauté), ce qui aurait soulagé l'ensemble de quelques dizaines de pages. Mais, tout compte fait, l'ouvrage constitue un chef-d'œuvre ; les spécialistes de l'histoire en sauront gré à Giselle Huot.

Marguerite JEAN

Denise ROBILLARD, *Émilie Tavernier-Gamelin*, Montréal, Méridien, 1988, 330 p.

La récente biographie de la fondatrice des sœurs de la Providence s'appuie sur une documentation de première main. L'auteur, en effet, a largement puisé dans les textes authentiques conservés aux archives des sœurs à Montréal.

Émilie Tavernier (1800-1851), issue de la petite bourgeoisie montréalaise du siècle dernier, s'est distinguée par son apport charitable à la société de son temps aux prises avec de multiples problèmes de pauvreté, d'incurie sociale, d'épidémies, de troubles politiques. Racée, énergique et audacieuse, elle aurait pu se cantonner dans une existence facile, à l'abri des malheurs de son époque. Elle a préféré le risque de l'engagement en faveur des laissés-pour-compte.

L'historienne Robillard a su mettre en relief la vraie figure de cette femme qu'une certaine hagiographie nous avait habitués à considérer comme un personnage assez au-dessus du commun. Émilie nous apparaît telle qu'elle a été : un tantinet mondaine, mais en même